

Polar et littératures de l'imaginaire

Marie-Ève Sévigny et Ariane Gélinas

Numéro 169, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévigny, M.-È. & Gélinas, A. (2018). Compte rendu de [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (169), 44–49.

Montréal, la nuit sans repos

Marie-Ève Sévigny

Avec *Red Light*, sa trilogie policière et historique, Marie-Ève Bourassa fait des Années folles une toile complexe et captivante, où les gangs de rue se disputent une Montréal en rut, abandonnée par la police.

« On n'était pas à Chicago, icitte, saint chrême, on n'était ben rien qu'à Montréal! » Il n'empêche que dans *Red Light*, les environs de la Main offrent aux noctambules des plaisirs pas trop catholiques. Des fumeries du Chinatown aux *speakeasies* des beaux quartiers, en passant par les maisons closes, quelque deux cent cinquante casinos clandestins (!) font le bonheur des pègres juive et italienne. Dans ces nuits parfumées au sexe et à l'alcool claudique le narrateur, un privé qui deviendra vite inoubliable : Eugène Duchamp. « Mais les gens m'appellent Gène. Ou "mon sacrement". C'est selon. »

Trompe-la-mort

Ancien policier ayant facilité l'arrestation d'un collègue « croche comme un vilebrequin », Duchamp s'est engagé dans le Royal 22^e régiment pour fuir les repréailles. La Grande Guerre s'est jetée sur lui, mais l'a recraché sur le champ de bataille de Passchendaele, d'où il a ramené une jambe inerte et des cauchemars de tranchées. Sa manie de fouiller là où il ne faut pas lui a fait perdre ses deux auriculaires. Bref, son corps est « une histoire bien triste », mais la canne à pommeau de tête de chien sur laquelle il s'appuie donne une allure de dandy à sa dégaine de vagabond. Abonné à la douleur chronique, il erre entre l'opium, la codéine et le cannabis – un cocktail qui le rend insomniaque, lui ouvrant les nuits interdites de Montréal. Perspicace, naïf et désabusé, il fréquente indifféremment toutes les bandes, dont il connaît les jargons et manières. Tant les policiers que les truands le fréquentent pour ses tuyaux, qui lui reviennent immanquablement à la figure, vu son talent pour se mettre dans le pétrin. « Ben pour dire, la seule personne que je voyais perpétrer une connerie du genre, c'était moi. » La voix de Duchamp donne beaucoup de légèreté à la narration de *Red Light* ; et même dans les situations les plus inconfortables, le détective n'abandonnera jamais sa gouaille savoureuse : « Si t'es pour me faire subir ton haleine de cigare *cheap*, arrange-toi donc pour me dire quelque chose que j'sais pas, viarge ! »

Adieu, Mignonne, le premier roman de la série, nous présente l'épave dans toute sa splendeur. Duchamp se relevant d'une beuverie dans un taudis du Chinatown, soigné par sa femme, la stoïque Pei-Shan aux petits pieds. Une jeune prostituée lui demande de retrouver le bébé qu'on lui a volé, la police n'ayant que faire des filles-mères. Comme ce sera le cas dans les deux romans qui suivront, tirer sur un fil initial en entraînera plusieurs autres, la visite des bordels comme des maisons bourgeoises révélant les combines des bandes rivales pour s'appropriier le territoire. *Frères d'infortune* (tome 2) cherchera à percer un trafic de femmes qui ébranlera la ville jusque dans les clubs noirs de la Petite-Bourgogne, tandis que *Le sentier des bêtes* (tome 3) écumera les music-halls en déclin pour élucider le meurtre d'une danseuse. Les intrigues de Bourassa, tressées serrées, relient les différents milieux du Red Light, qui évoluent en arrière-plan, avant de revenir éclabousser l'enquête principale. Portée par un souffle et

un sens du récit impressionnants, Bourassa organise une mosaïque de détails, dont le plus anodin s'avère parfois être un fusil de Tchekhov sous-estimé. Il faut ouvrir l'œil, et le bon, car la romancière aime visiblement se jouer de son lecteur.

Le piment du portrait et des dialogues

Comme dans un bon Dumas, l'intérêt des aventures et de la reconstitution historique repose sur une solide galerie de personnages, qui huilent l'engrenage ou y jettent du sable, selon leur quête de pouvoir ou leur besoin de survie. L'auteure a le sens du portrait, ses figures sont contrastées, jamais stéréotypées. Même les personnages tertiaires (par exemple, Marcelle, la prostituée altruiste et mal embouchée, ou Lee « Candy Man », qui tient la fumerie d'opium) ont leur passé, leurs talents, leurs manies, leur destin. Le lecteur suit leur évolution discrète d'un roman à l'autre, les regarde vieillir, au gré des épreuves ou des cartes bien jouées. Les méchants sont des manipulateurs qu'on voit rarement venir ; cruels, ils infligent des blessures psychologiques raffinées, parfois pires que la mort. Duchamp a beau assez les connaître pour ne pas les sous-estimer, ils auront souvent trois coups d'avance sur lui.

Quant au personnage d'Eugène Duchamp, il s'inscrit déjà comme l'un des plus attachants antihéros de notre répertoire.

Et c'est là où cela se complique. Rien de plus vulnérable qu'un détective amoureux d'une femme ou attaché à un ami. Toute sanglante puisse-t-elle être, la trilogie *Red Light* est une histoire de liens, et sur ce chapitre, Duchamp est bien malchanceux. La femme de sa vie, Lilian, alias « Mignonne », est fidèle dans l'inconstance : égocentrique, résiliente, furieusement indépendante, elle prend un malin plaisir à épouser les mauvais types sans jamais cesser de fréquenter le lit de Duchamp. Dans les premier et troisième volets, Duchamp s'inquiétera de la retrouver dans les casinos ou cabarets des voyous qu'il file.

Le deuxième tome, *Frères d'infortune*, repose quant à lui sur l'amitié, tantôt comique, tantôt poignante, entre Eugène et son ancien collègue, Edgar Beaudry. « L'inspecteur Beaudry n'avait malheureusement jamais été particulièrement doué pour se faire des amis : il était donc tout naturel qu'il vienne frapper à ma porte [...] ». Élégant dans

sa mise, vulgaire dans l'invective, « le beau merle » avance comme Duchamp sur le mince fil entre le bien et le mal : « Beaudry et moi, on faisait une saprée belle paire de trimpes. » Même si Duchamp et lui travaillent séparément, sans nécessairement se révéler leurs découvertes, ils finissent par se retrouver au même endroit au même moment, ce qui les exaspère. Car aucun des deux n'arrive à supporter l'autre, encore moins à s'en passer, ils n'ont pas le choix de s'endurer – ce qui donne lieu à d'amusants échanges acidulés :

– Tu vas finir passé dans une ruelle, j'te dis.

– Oh ! wow. Pis ça, ça vient du gars qui vit chaque jour comme s'il attendait juste de crever.

Les dialogues donnent beaucoup de couleur à *Red Light*, révélant des caractères bien campés, imparfaits, libres – si vivants.

Ode à Montréal

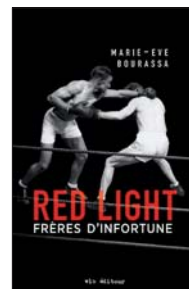
Le plaisir du lecteur ne fait pas honneur au travail de l'auteure, dont les heures passées à peaufiner son plan, ses personnages – et surtout, sa recherche minutieuse – disparaissent au profit d'une narration fluide, aux ambiances cinématographiques. À croire que Bourassa, après avoir vécu les Années folles, s'est téléportée jusqu'à nous pour raconter ce qu'elle y a vécu.

« Les *Roaring Twenties* avaient donné naissance aux *Dirty Thirties*, et les gens faisaient de leur mieux pour survivre, ce qui signifiait trop souvent s'adonner au pire. » La voix de Duchamp est forte, parfois lyrique, sans épanchement. De l'après-guerre à l'après-crise, Montréal se trémousse sur des airs de jazz, de blues ou de ragtime, auxquels se mêlent les chansons de la Bolduc. La ségrégation entre Blancs et Noirs (personne ne s'intéresse aux Chinois) se manifeste jusque dans les orchestres enfumés des clubs. Jack Johnson boxe contre Jim Jeffries, les femmes sont des « créatures », et dans la misogynie consensuelle, la psychanalyse pourchasse leur hystérie jusque dans les maisons closes. Dans *La Patrie* se lisent les descentes de police de la veille. La croisade de Pax Plante et de Jean Drapeau contre le crime organisé n'est pas encore un fantasme, la police est facile à corrompre : « Après tout, on s'habituaient vite à avoir de l'argent dans les poches, et les billets sales ont toujours eu la particularité de se dépenser plus rapidement que ceux qu'on gagne honnêtement. »

Au fil de ses enquêtes, Eugène Duchamp écume une Montréal fascinante à revisiter : il questionne un porteur à la gare Windsor, séduit une catin de la haute au Mount Royal Hotel, accompagne

des cambrioleurs à la Banque d'Hochelaga, assiste à un défilé dans les jardins victoriens du square Viger, rend visite à un médecin dans sa luxueuse demeure du Golden Square Mile... La romancière maîtrise l'ancienne carte jusque dans le fonctionnement des réseaux de transport. Les Taxi Diamond sillonnent une ville à la toponymie anglophone, en pleine expansion, dont certains tableaux champêtres font soupirer de nostalgie : « On est passés à côté des champs des Décarie, là où on cultivait les plus gros melons de Montréal. » L'opium, débarqué par bateaux dans les îles de Boucherville, préparé à l'île Jésus, est fumé dans la rue De La Gauchetière. Non, ce n'est pas Chicago. C'est chez nous, et ça fait rêver.

Adieu, Mignonne a remporté le prix Arthur-Ellis 2017 du meilleur roman policier canadien en français, ainsi que le prix Jacques-Mayer 2016 de la Société du roman policier de Saint-Pacôme. Il ne s'agit certainement pas des derniers lauriers de *Red Light*, qui mérite d'être largement diffusé, même au-delà de nos frontières. La fine analyse de la société montréalaise n'a en effet rien à envier aux fresques bostoniennes de Dennis Lehane (*Un pays à l'aube*, 2009 ; *Ils vivent la nuit*, 2013 ; *Ce monde disparu*, 2016), où l'autopsie de la police et de la pègre, en exposant celles-ci dans leurs rouages, contradictions et porosités, donne la mesure d'un entre-deux-guerres féroce et aux abois, une américanité passionnante à explorer. Quant au personnage d'Eugène Duchamp, dont l'esprit, la frivolité et l'idéalisme désabusé fondent en un seul homme Lupin, Gatsby et Sam Spade, il s'inscrit déjà comme l'un des plus attachants anti-héros de notre répertoire. À lire la trilogie de Marie-Ève Bourassa, on se dit, avec un contentement chauvin, que notre littérature se porte bien. Et qu'elle est même florissante. ♦



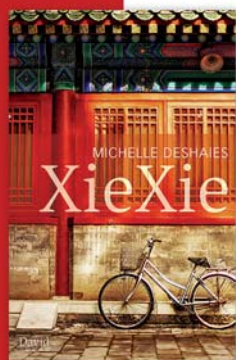
☆☆☆☆

Marie-Ève Bourassa

Red Light

trois tomes parus

Montréal, VLB, 2016-2018.



MICHELLE DESHAIES

XieXie

Un roman dépayant, d'une grande délicatesse, qui nous transporte dans une époque troublante et méconnue de l'occupation coloniale de la Chine.

174 p. 22,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Fouine en mal de disparition

Marie-Ève Sévigny

Sous le pseudonyme de Catherine Sylvestre, la romancière Francine Pelletier redonne vie à sa sympathique « vieille fille » par une histoire aux nombreux possibles, qui aurait toutefois nécessité un meilleur travail éditorial.

Dans *La vieille fille et la mort* (Alire, 2015), Catherine Sylvestre, auteure fictive, réviseuse et bibliothécaire, racontait l'histoire de meurtre à laquelle l'avait mêlée sa curiosité dévorante. Elle a manqué y laisser sa peau, mais y a gagné un conjoint, ainsi qu'une perruche cockatiel. Nous la retrouvons dans le confort lavallois de son « beau sergent-déetect'Yves Tremblay », encore sous le choc de sa précédente aventure. La voici tirée de sa torpeur par un nouveau mystère, rapporté par une éditrice aigrie aux allures de reine Elizabeth, qui lui demande de retrouver son mari, le photographe Antoine Gélinas. Celui-ci n'a pas vraiment disparu, puisqu'il communique avec son entourage, duquel ladite reine a été évincée.

Tergiversations

S'il est compréhensible que Catherine soit peu désireuse de poser le pied dans l'imbroglie conjugal, les cinq chapitres qu'elle mettra à accepter sa mission nuisent au récit. Le lecteur devra s'armer de patience devant les micro-incidents inutiles qui étireront les journées à l'île Jésus, de la recette de pizza congelée aux masturbations du cockatiel, en passant par le possible retour à la maison d'un gendre (retour qui tombera à l'eau) et le deuil d'une collègue bibliothécaire – deux épisodes complètement hors sujet, qui ne servent nullement l'intrigue. Certes, nous avons affaire à une antihéroïne, amusante « détective très amateur » qui, à la manière des intrigues semi-domestiques de l'écrivaine suédoise Camilla Läckberg, vit dans l'ombre d'un conjoint policier et se trouve dépassée par les événements quand le mystère frappe à sa porte. Il n'en demeure pas moins que le lecteur n'a pas besoin de suivre un personnage jusqu'aux toilettes (sans blague), et qu'un roman doit advenir. Celui-ci ne s'ébranle qu'à la page 44, par l'identification d'un cadavre, retrouvé dans un chalet incendié de Saint-Lin. Il s'agit de Brieg Ledet, qui a cosigné plusieurs ouvrages de photographies avec le faux disparu, Antoine Gélinas, sous l'égide éditoriale de la fameuse reine Elizabeth. Intriguée, notre fouine reprend enfin du service.

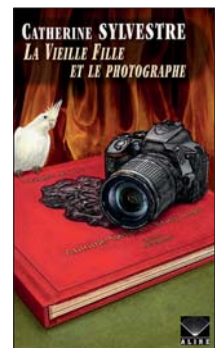
Une fois en piste, Catherine se révèle joyeusement entêtée, et sa curiosité lui fait largement dépasser son premier mandat. Ses allers-retours entre Laval et Lévis la mettent en contact avec différents professionnels de l'édition et des arts visuels – des univers intéressants à explorer, que Francine Pelletier semble bien connaître, vu son aisance à décrire les lieux et à rendre les ambiances de travail palpables. Les suspects, définis à gros traits, mais crédibles, livrent leurs témoignages brumeux – des embrouilles bien menées, captivantes. Quand une seconde disparition (réelle, celle-là) s'ajoutera à la première, le rythme s'accélénera, enchaînant révélations et rebondissements où, enfin, le récit ne s'empêtrera plus dans les détails superflus.

Chipoter pour une virgule

La vieille fille et le photographe est présenté comme l'œuvre, non pas de Francine Pelletier, mais de Catherine Sylvestre elle-même. Étrangement, rien ne soutient cette intéressante idée, la narratrice ne semblant pas être consciente d'avoir publié ou d'être en train d'écrire. Quand elle s'adresse au lecteur, c'est pour s'intéresser au genre auquel pourraient appartenir ses tribulations : « N'est-ce pas que ça ferait un bon roman ? » ; « Je pourrais m'associer à un bédéiste et en faire des aventures humoristiques. » La mise en abyme n'advient pas, le pacte de lecture étant plutôt déterminé par une oralité maladroite. Voix invraisemblable que celle de cette auteure-réviseuse confinée au registre d'une cour d'école secondaire. Au diable les puristes, rétorque Catherine : « Ben oui, que voulez-vous, quand je suis fâchée, mes années d'études, le temps investi pour une maîtrise en littérature, les interminables journées passées à m'abîmer les yeux au profit d'auteurs qui chipotent pour une virgule, tout ça prend le bord. » Il faut croire qu'elle ne décolère pas de tout le roman.

Notre littérature n'en est plus à imiter ce qui se fait en France – et c'est tant mieux –, mais même l'oralité se travaille. Chez Sylvestre, la syntaxe est difficile à avaler (« dénicher une drogue genre sérum de vérité »), et la narration souffre d'incohérence linguistique, qui tantôt permet des entorses au code, tantôt corrige les mêmes. Tout cela s'alourdit d'une complaisance insatiable pour le calembour et la blague facile (« Je suis bonne pâte (comme la pizza) » ; « Je dresse la table (qui ne donne toujours pas la patte) »), qui pourra faire sourire le lecteur n'ayant jamais lu *San Antonio*.

Une vieille fille sans célibat. Une disparition sans disparu. Une romancière sans roman. Une réviseuse sans langue. Un travail d'édition bâclé, qui a laissé le livre à l'état de manuscrit. Dommage. ♦



☆

Catherine Sylvestre

La vieille fille et le photographe

Lévis, Alire

2018, 334 p., 24,95 \$

Pierres jumelles

Ariane Gélinas

La Voie des pierres est le premier tome de la trilogie *Les Pierres et les Roses* d'Élisabeth Vonarburg, l'une des auteures d'imaginaire les plus connues du Québec.

Ce nouveau cycle s'inscrit dans l'univers de *Reine de mémoire*, pentalogie d'Élisabeth Vonarburg parue entre 2005 et 2007. Nous sommes dans une Europe alternative des XII^e et XIII^e siècles, essentiellement en France, bien que le récit s'ouvre sur un voyage en Hongrie à travers les territoires géminites. Les conflits religieux sont au centre de l'intrigue, notamment les croyances des Géminites. En effet, ceux-ci pratiquent la magie, entre autres à des fins médicales, en plus de croire à Sophia, sœur jumelle de Jésus, étant donné que « Dieu a envoyé des jumeaux sur Terre pour [le] salut des hommes ». Les Chrétiens, quant à eux, condamnent l'usage du surnaturel, qu'ils qualifient de sorcellerie, ainsi que l'adoration de Sophia et de ses symboles : la rose en est l'un des plus courants.

Il s'agit sans nul doute de l'un des meilleurs romans d'Élisabeth Vonarburg.

Au village breton de Trédyn, un culte différent est répandu, soit celui de la déesse Morrigan. Cette dernière occupe littéralement le corps de sa *monture*, une femme aux puissants talents magiques, dont elle *use* l'enveloppe charnelle pendant une centaine d'années. Arwèn est cette infortunée dont la cruelle Morrigan dérobe l'esprit, hormis pendant ses grossesses, et dont elle assure l'étonnante longévité : « On ne vieillit pas vite, quand on est la Voix et les Mains de la Déesse. Seulement pendant les douze mois où Elle vous quitte pour vous laisser enfanter ses Élus. »

Les nombreux (119!) et brefs chapitres accentuent le suspense de *La Voie des pierres*. Les sections alternent les points de vue d'Arwèn et ceux de personnages phares, bien définis, dont Cédric, jeune héritier d'Angresay, et Guillem, serviteur de Briann, frère aîné de Cédric. Après la mort en couches de sa femme, Briann quitte Nantes, démoli. Carolus, son père, a en effet refusé l'intervention des sages-femmes, jugées impies. Dix ans plus tard, Carolus, à l'agonie, insiste pour que son plus jeune fils ramène Briann au bercail... Dévoté, Cédric s'exécute et retrouve son aîné en Hongrie, assombri par les années. Malgré ses réticences, Briann finit par revenir au royaume honni, mais seul. Il affirme qu'il a été contraint d'achever Cédric pour cause de trahison. Pourtant, ce n'est pas ainsi que les événements se sont déroulés... Ne dit-on pas que « *Les grands rois ont toujours trop de fils* » ?

Trois fois traître

Le conflit entre les deux frères est au cœur de *La Voie des pierres*. Le roman s'intéresse de près à la trahison et à la dualité, par exemple aux Gémeaux. Cependant, la « trinité » rôde en périphérie de cette

trilogie, que ce soit par l'entremise de la défunte sœur jumelle de Briann ou du serviteur Guillem, allié des deux frères au point de pratiquement rallier la fratrie. En plus d'Arwèn, deux autres femmes importantes interviennent : Rebecca, une Juive, « la rose de Judée a des épines », et Annaïg, la fiancée de Cédric. Tous ces protagonistes sont liés, d'une manière ou d'une autre, au conflit théologique près d'éclater dans le royaume.

Les personnages de *La Voie des pierres* rendent ce roman particulièrement vivant. Le style souple et théâtral d'Élisabeth Vonarburg se combine à une intrigue où l'action ne tarit pas (sans sombrer dans l'aventure héroïque aux péripéties parfois répétitives). Les dialogues vifs, les phrases équilibrées et la richesse du lexique – l'auteure a signé des recueils de poésie, et cela est perceptible – nourrissent cet ouvrage haletant. De plus, les connaissances historiques de l'écrivaine sont surprenantes, de même que la manière dont elle a élaboré son « propre Moyen Âge », fascinant sous plusieurs aspects : les Gémeaux, les montures de la Morrigan qui ne récupèrent leur esprit que pendant les grossesses, etc. En outre, puisque le premier tome totalise à lui seul 716 pages, la générosité du projet impressionne, peu de longueurs étant présentes dans cette œuvre harmonieuse.

La glace peut brûler

J'aurais cependant aimé que l'écrivaine évite de parsemer son livre de majuscules au point d'en gêner parfois la lisibilité : « Mais aujourd'hui, elle est la vraie Moïrag, la Voix et les Mains de la Déesse venue se choisir ici de nouveaux Élus. » Sans oublier que le terme « Élu » est quelque peu cliché. Certes, en contexte religieux, pourquoi pas, mais la majuscule était-elle nécessaire ? *La Voie des pierres* contient aussi çà et là des redites, comme l'explication répétée des talents magiques de la Morrigan. Néanmoins, il s'agit sans nul doute de l'un des meilleurs romans d'Élisabeth Vonarburg, qui s'intéresse aux religions et aux conflits idéologiques séculaires avec habileté et lucidité. Car « les générations d'hommes passent, et les pierres sacrées aussi, de mains en mains. Elles sont toujours avec nous ». ♦



☆☆☆☆

Élisabeth Vonarburg

La Voie des pierres

(*Les Pierres et les Roses*, tome I)

Lévis, Alire

2018, 716 p., 34,95 \$

Rêves atomiques

Ariane Gélinas

Lauréat du prix Robert-Cliche 2017, Philippe Meilleur est journaliste à *La Presse* et cofondateur du site satirique *Le navet*. Son goût pour l'absurde est particulièrement perceptible dans *Maître Glockenspiel*.

Le monde dépeint par l'auteur s'élabore autour de Maître Glockenspiel, tyran mégalomane et théâtral qui gouverne un royaume dystopique. Le sort de l'empire glockenspiélien se joue au cours de matchs de luttes politiques, évidemment scénarisés d'avance ; ce qu'ignore hélas la classe populaire. Au contraire, les travailleurs aux revenus modestes sont nombreux à œuvrer au sein des usines de sueur, où leur corps est pressé par des machines qui en extraient le liquide. Celui-ci sert notamment à fabriquer des mines antipersonnel.

Philippe Meilleur s'est sans contredit donné un défi de taille.

Tyler est l'un de ces employés. Chef de sa section, l'homme décide d'abandonner son poste pour protester contre la mort de plusieurs de ses collègues. En effet, l'autocrate Maître Glockenspiel (son patronyme, en plus de faire songer au pistolet Glock, renvoie à un instrument de percussion à lames de métal) a ordonné d'accroître la production de matière première. Inévitablement, cette mesure entraîne le décès de travailleurs, puisqu'« on a tenté d'augmenter la pression sur les ouvriers, mais ils cassent les uns après les autres ». Tyler devient lutteur politique, rapidement favori de la classe ouvrière. Il s'allie avec maints protagonistes pour fomenter la révolution : Xanoto, le sous-fifre de l'empereur, Valentina, une soldate, et même l'Oracle, espèce d'entité vaporeuse qui dissémine les prophéties.

L'ensemble des personnages évolue à l'intérieur d'un microcosme surprenant, où les riches hument des bouteilles d'air rare et les musiciens donnent des concerts de silençophonie, c'est-à-dire que l'artiste doit « concentr[er] toute son attention sur l'absence de mouvement des cordes, des pistons et des touches, et regard[er] l'air devant lui ». Sans oublier la diète « Big Bang », qui consiste à consommer uniquement des éléments *nés* pendant les premières secondes de la création de la galaxie. Et il s'agit là seulement de quelques exemples tirés de cette œuvre à l'imaginaire délié.

Aussi brûlant qu'une étoile

Sous une couverture terne, l'auteur propose – en contrepoint – une œuvre inventive dont l'humour personnel évoque l'univers kafkaïen de *Rénovation* de Renaud Jean (Boréal, 2016). *Maître Glockenspiel*, roman de science-fiction foisonnant, séduit (à plus forte raison pour une première publication) ; l'obtention du prix Robert-Cliche est d'autant plus méritée. Cependant, le jeune auteur pêche parfois par excès – se faisant notamment trop maniéré. L'usage quelque peu exagéré d'adjectifs en est une manifestation, tel que l'illustre ce passage :

Même si, avec les années, elle était devenue une créatrice de richesse célèbre et respectée parmi les aristocrates, Ursula menait une vie austère. Ses possessions personnelles, si on pouvait nommer ainsi les bibelots brinquebalants qui ornaient sa modeste demeure, n'auraient pas fait l'envie du plus pauvre des prolétaires. Quant à ses outils de création, ils se résumaient à peu de chose : un établi visqueux vissé au plancher, des pinces en fer suspendues près de hublots en verre dépoli, des caisses d'épicerie en plastique entassées dans les corridors.

Certaines comparaisons qui se veulent humoristiques tombent de surcroît à plat, par exemple les immeubles « hauts et menaçants comme des dinosaures » ou « les miroirs [...] parcourus de fissures dignes d'un film d'horreur ».

Hiver cendré

Philippe Meilleur s'est sans contredit donné un défi de taille, a fortiori pour un premier livre, soit de maintenir une créativité constante et de conserver un style satirique du début à la fin. La plupart du temps, l'écriture est maîtrisée, même si l'ouvrage aurait bénéficié d'une épuration stylistique et, à l'inverse, d'une densification dans l'incarnation des protagonistes, le plus souvent esquissés. L'arrière-monde science-fiction n'est également pas toujours cohérent et vraisemblable (exemple : les mines antipersonnel qui fonctionnent à la sueur), mais le ton ludique du récit compense cet aspect, nous incline à penser que les visées du romancier étaient plutôt de proposer une allégorie amusante.

Le jeune auteur possède une plume vive, un lexique riche et un univers personnel dont l'inventivité mérite d'être saluée. L'ultime scène de lutte politique, narrée par des commentateurs sportifs prolixes, est d'ailleurs un morceau d'anthologie. Cette scène précède un dénouement dans l'air du temps, au tintement familier – sorte d'hiver annoncé. Philippe Meilleur a ce qu'il faut pour rejoindre les constellations littéraires ; l'Oracle du royaume de Maître Glockenspiel sera certainement d'accord avec moi. ♦

☆☆☆
Philippe Meilleur
Maître Glockenspiel
Montréal, VLB
2017, 176 p., 24,95\$

